

À qui appartient la nuit ?

Entretien avec Will Straw

par Catherine Guesde

La manière dont la vie nocturne a été affectée par les restrictions sanitaires nous invite à revenir sur les formes et la valeur de la nuit que nous connaissions auparavant. Pionnier dans le champ émergent des *night studies*, Will Straw éclaire l'histoire de la nuit et les implications de sa disparition.

La Vie des idées : Vous êtes un pionnier dans le domaine des *night studies*. Comment s'est constitué ce champ ? La définition de l'objet « nuit » est-elle la même pour toutes les disciplines de ce champ interdisciplinaire, qui rassemble sciences de la nature et sciences humaines et sociales ?

Will Straw : La question de savoir comment les « études de nuit » sont apparues comme un domaine est intéressante. Il y a eu une longue histoire de gens qui pensent et écrivent sur la nuit, bien sûr, des poètes du romantisme aux historiens du divertissement nocturne. Mais ce que nous pourrions appeler « études de nuit », curieusement, n'a émergé que très récemment. C'est devenu un champ d'études lorsque quelques auteurs aventureux ont décidé de penser à la nuit dans son intégralité, de la conceptualiser comme un objet à disséquer dans ses multiples dimensions.

Je veux dire que ces auteurs ont abordé la nuit à travers les questions les plus fondamentales : la nuit est-elle simplement un moment dans le temps, ou pourrions-nous l'imaginer comme un espace – un territoire ? Les concepts de légalité et de citoyenneté s'appliquent-ils dans la même mesure aux personnes le jour comme la nuit ? Nos nuits deviennent-elles plus pleines ou plus vides d'activité, d'information, de personnes ?

Dans le monde anglophone, il est courant de parler de l'article de 1978 du sociologue américain Murray Melbin, « *The Night as Frontier* », comme l'une des premières tentatives de penser la nuit dans sa totalité. Comme le suggère le titre de l'article de Melbin, il apporte à la réflexion sociologique sur la nuit une notion géographique, celle de frontière. Dans ce qui était peut-être une perspective typiquement américaine sur la nuit, il a demandé si, les frontières spatiales ayant plus ou moins été surmontées par les mouvements expansionnistes du colonialisme et de la colonisation, nous pourrions voir la nuit comme un nouveau « territoire » pour l'investissement économique et l'activité humaine.

Mais, presque simultanément, la philosophe et historienne de l'art française Anne Cauquelin, en 1977, publiait le merveilleux livre *La ville la nuit*, qui, à mon avis, devrait être considéré comme l'une des œuvres de base de ce domaine. Dans *La ville la nuit*, tous les grands thèmes et bon nombre des méthodes clés des « études de nuit » sont anticipées, une vingtaine ou une trentaine d'années avant qu'elles servent de fondements à un nouveau domaine identifiable. Ce livre est une véritable encyclopédie des méthodes d'analyse de la nuit : il contient des listes d'endroits à Paris qui sont illuminés la nuit ; des cartes de l'activité nocturne à Paris à différents moments de la nuit ; une analyse du transport en commun nocturne et de sa disponibilité ; et de longues réflexions sur la moralité et la légalité des comportements nocturnes. Le livre a été publié dans une série portant le titre « La politique éclatée », et l'une des contributions significatives de ce livre, à mon avis, est qu'il nous invite à examiner de nombreuses façons dont la nuit est gouvernée, et les multiples raisons pour lesquelles la nuit est politique.

La publication d'un troisième livre, *La nuit, dernière frontière de la ville*, par le géographe Luc Gwiazdzinski, était plus contemporaine avec mon propre intérêt croissant pour la nuit, et ce livre a eu un impact énorme sur moi. Il a servi à « autoriser », si vous voulez, mon propre sentiment qu'un champ cohérent de recherche était en train d'émerger. Comme Cauquelin, Gwiazdzinski déploie une variété d'outils méthodologiques que l'on pourrait utiliser pour analyser la nuit, de la sociologie du travail à la tradition de ce qu'on appelle parfois la « géographie du temps ». J'avais lu le livre de Gwiazdzinski avant de le rencontrer en personne, en 2014, et nos différentes collaborations depuis ont été d'une grande valeur pour moi.

Nous ne pouvons parler d'un « champ » que lorsque, dans les années 2010, les historiens qui écrivent sur la nuit commencent à se référer à des géographes ou des urbanistes qui écrivent aussi sur la nuit, ou lorsque ceux qui écrivent sur les représentations littéraires de la nuit se réfèrent aux disciplines que je viens de nommer – c'est-à-dire, quand nous trouvons un sentiment de communauté prenant forme dans plusieurs disciplines. Et un champ n'est vraiment un champ que lorsqu'il a les soutiens institutionnels qui ont explosé dans les 10 prochaines années – les conférences internationales d'études de nuit, les grands projets de recherche interdisciplinaire, les numéros thématiques des revues et ainsi de suite. Regarder tout cela se dérouler a été l'un des aspects les plus inattendus et merveilleux de ma vie récente en tant que chercheur.

L'un des effets de cette nouvelle conscience de soi des « études de nuit » comme champ possible a été une politisation assez rapide de notre compréhension de la nuit : il est de plus en plus difficile de penser la nuit en termes strictement esthétiques ou économiques, par exemple, sans tenir compte des questions de l'insécurité nocturne lié au genre, ou de la précarité du travail nocturne. Le caractère interdisciplinaire des discussions actuelles sur la nuit a apporté une grande variété de questions dans un espace commun de reconnaissance et de réflexion.

La Vie des idées : Est-ce que la pandémie crée de nouveaux terrains pour les *night studies* ? Avez-vous connaissance d'études qui sont nées du contexte de la pandémie ?

Will Straw : Lorsque la pandémie est arrivée, elle a concerné deux communautés pour lesquelles l'avenir de la nuit était récemment devenu un sujet de préoccupation intense. L'une de ces communautés était composée de tous ces fonctionnaires, entrepreneurs de nuit, militants et associations dont le travail se concentre sur la nuit. Pour bon nombre de ces personnes, les deux années précédant l'arrivée de la pandémie avaient déjà été des années de crise. Les conflits autour de la gentrification dans les villes s'intensifiaient et étaient très souvent centrés sur les nuisances de la nuit, comme le bruit des foules festives dans les centres-villes. Ces personnes ont passé la première année de la pandémie à tenter de protéger ou de restructurer la vie culturelle nocturne qui restait, et à spéculer sur ce que pourrait être une nuit post-COVID. On a vu paraître une série de propositions, comme le Plan mondial de rétablissement nocturne, qui ont été le résultat d'une collaboration entre les consultants, les administrateurs de la vie nocturne, les militants dans le domaine de la culture nocturne et les travailleurs créatifs.

Une autre communauté est composée de chercheurs dans le domaine académique des études de nuit. Beaucoup d'entre nous ont été invités à écrire des articles pour des blogs ou des médias d'information, et à écrire le chapitre « nuits pandémiques » pour les œuvres collectives traitant de la pandémie d'une manière globale. La coïncidence de l'essor rapide des « études nocturnes » ces dernières années et de la « fermeture » de la nuit pendant la pandémie a donné lieu à une réflexion intéressante sur la façon dont la nuit de nos villes ou de nos communautés pourrait être réinventée. Par exemple, pourrions-nous imaginer une soirée festive et culturelle qui se déroule dans des endroits plus petits et plus dispersés dans les villes, plutôt que dans les méga-festivals et les centres-villes bondés de la ville d'avant la pandémie ?

La Vie des idées : Avant l'émergence des *night studies*, nous connaissions vos travaux sur les musiques populaires et la notion de « scènes » – dont vous soulignez, dans « Night-time Scenes », qu'elles sont avant tout un phénomène nocturne. En quoi le fait de prendre la nuit comme angle d'approche vous permet-il de renouveler ou d'élargir ces analyses ?

Will Straw : Comme le bourgeois gentilhomme, je me rends compte que, dans mon travail antérieur sur les scènes musicales, le clubbing et ainsi de suite, je faisais des études de nuit sans savoir que je le faisais. Dans le même temps, dans ma carrière parallèle en tant que chercheur sur le cinéma, j'ai été attiré par ces formes de culture populaire – le film noir, les récits

policiers, etc. - qui étaient centrées sur les représentations de la ville nocturne. Presque dès le début de ma carrière, j'ai été fasciné par cette esthétique populaire que l'auteur et scénariste français Pierre Mac Orlan appelait « le fantastique social », l'esthétique de la ville mystérieuse et nocturne.

Dans l'étude de la musique populaire, dans laquelle j'ai publié certaines de mes premières recherches, j'ai été l'un de ceux qui ont proposé le concept de « scène » comme un moyen de décrire les formes de vie collective dans laquelle la musique a été intégrée. « Scène », avons-nous fait valoir, était moins restrictif que les concepts antérieurs tels que « sous-culture », qui laissaient entendre que les gens poursuivaient leurs goûts musicaux dans des limites sociales assez rigides. Quand on parle de scènes de poésie, de scènes de métal noir ou de scènes de drag culture, on parle d'assemblages lâches et fluides de personnes, de lieux et de goûts, plutôt que de mondes fermés consacrés à des genres ou styles de culture uniques.

Au fur et à mesure que le concept de scène se développait dans les études de musique populaire, une tendance, que j'essayais d'encourager, était de voir les scènes comme des lieux de sociabilité urbaine (et pas simplement comme des collections de personnes dévouées à un style de musique particulier.) Les scènes, pourrait-on dire, sont le complément de sociabilité qui s'attachent à des pratiques culturelles particulières ; et, dans la mesure où cette sociabilité est susceptible de se produire la nuit, les scènes constituent l'une des façons dont la pratique culturelle prend sa place dans l'effervescence plus large de la vie nocturne des villes.

La Vie des idées : La nuit telle que nous la connaissions avant le début de la pandémie est-elle une invention récente ? Peut-on dater cette invention – peut-être avec l'arrivée de l'électricité ? Peut-on affirmer que la pandémie permet un retour au passé de ce point de vue, avec le recul de l'activité humaine nocturne ?

Will Straw : Certes, nous pouvons retracer les origines de la nuit moderne à l'illumination électrique des villes, à la fin du XIX^e siècle. L'éclairage électrique des villes a non seulement permis aux populations de sortir et de profiter de la nuit des villes, mais il a également rendu cette activité nocturne publique et visible. Les historiens retracent ce processus par lequel la bourgeoisie et les classes supérieures, des sociétés du monde entier, ont quitté leurs enclaves privées et se sont installées dans les espaces publics, des cabarets, des théâtres et des restaurants. Les significations même de la nuit sont des phénomènes historiques, produits par l'interaction de la technologie, la structure des classes sociales et l'organisation de l'espace urbain. C'est quand le spectacle de la nuit est dominé par la vue des autres profitant de la nuit, quand nous sortons voir d'autres personnes, que nous n'aurions probablement jamais rencontrées . . . C'est cela, la nuit moderne des villes.

Dans la mesure où ce spectacle d'autres profitant de la nuit n'a pas été à notre disposition, pendant la pandémie, nous pouvons dire que la nuit a été récemment intériorisée dans l'espace domestique. Cependant, la principale différence entre les nuits pandémiques et celles de l'ère

pré-moderne est que nos nuits à la maison sont maintenant consacrées au divertissement et aux formes de communication interpersonnelle qui arrivent chez nous le long de réseaux d'information. Nos soirées « domestiques » sont, à bien des égards, des nuits de spectacle et de communication à longue distance ; c'est une différence importante entre l'époque actuelle et l'ère pré-moderne. À bien des égards, les nuits que nous passons avec nos appareils impliquent souvent des niveaux plus élevés d'interconnexion que nos jours.

La Vie des idées : Avec la pandémie et les divers couvre-feux mis en place à travers le monde, la nuit comme moment de repli chez soi s'est allongée tandis que la nuit comme espace de sociabilité, mais aussi comme culture, a pratiquement disparu. Que perd-on lorsqu'on perd la nuit ?

Will Straw : Ce que nous avons perdu, c'est le sens de la nuit comme un temps / espace de découverte. Pratiquement toutes mes interactions pendant la pandémie ont été avec des gens que je connais déjà – mes voisins, que je vois brièvement dans la rue, les gens avec qui je communique sur Zoom ou sur les médias sociaux. Le dynamisme des réseaux et des groupes sociaux en constante expansion a été perdu. Il en va de même pour la vitalité de la vie urbaine sous ses formes expérimentales : la musique que l'on retrouve par hasard dans un club, les communautés transgressives (artistiques, sexuelles, politiques) qui, dans un monde pré-pandémique, ont marqué des espaces particuliers de la nuit.

Bien sûr, je peux trouver toutes sortes de culture, transgressive ou traditionnelle, en ligne. Mais ma découverte n'est pas liée à mes voyages à travers la vie nocturne de la ville dans laquelle je vis, ni à la sociabilité qui marque de tels voyages. Au contraire, ces formes de culture sont réduites à des options circonscrites organisées dans le cadre de l'offre des plateformes médiatiques.

La Vie des idées : Loin de la lumière du jour, la nuit a sans doute des affinités naturelles avec la transgression. Peut-on dire qu'avec le retour de la clandestinité, les nuits sont en train de redevenir sauvages ? Avaient-elles seulement été domestiquées ?

Will Straw : Oui, le retour d'une certaine clandestinité a réduit le statut politique de la personne à ses formes biologiques les plus élémentaires : un corps n'a pas le droit d'être dehors la nuit, à quelque fin que ce soit (au-delà de ceux qui sont considérés comme acceptables ou essentiels). Dans le même temps, toute personne qui a regardé le long de sa rue après le couvre-feu aura remarqué que la ville est devenue un espace qui ne nous est plus familier. Les rares êtres humains en mouvement semblent être des animaux à la recherche d'un abri ; chaque regard entre les gens est un regard de suspicion ou de peur.

La Vie des idées : Les nouvelles configurations de la nuit en temps de pandémie contribuent-elles à renforcer certaines inégalités – notamment autour de la question du travail nocturne, mais peut-être aussi du côté des inégalités de genre (insécurité nocturne...) ?

Will Straw : Les règles mêmes qui régissent l'enfermement ou le couvre-feu, dans ma ville et dans tant d'autres, font une distinction entre ceux pour qui il n'est pas nécessaire d'être dehors la nuit et d'autres, les soi-disant « travailleurs essentiels », qui ont le droit de travailler la nuit. Pour la première, la nuit est un moment de luxe, et ce luxe peut être enlevé, temporairement. Pour les autres, le travail est nécessaire et il est donc autorisé à continuer. Nous sommes confrontés au paradoxe particulier : ceux qui sont considérés comme les plus essentiels sont aussi ceux dont le travail est considéré comme ayant moins de valeur, en termes économiques et sociaux. Je parle ici des conducteurs de véhicules de transport public, des travailleurs du secteur de la santé, des travailleurs de l'usine et d'autres, qui sont autorisés à travailler la nuit (ce qui signifie, en fait, que leurs employeurs ont le droit d'insister pour qu'ils travaillent la nuit).

La première inégalité de la pandémie a donc à voir avec la classe sociale. Mais, bien sûr, dans une société comme celle dans laquelle je vis, ceux qui accomplissent ce travail « essentiel » (mais sous-estimé) sont généralement des immigrés, des gens de couleur et des femmes. Il suffit de regarder les passagers des systèmes de transport urbain pendant la pandémie, tard dans la nuit ou tôt le matin, pour voir que ce ne sont pas les pratiquants d'une nuit festive. Lorsque les noctambules festifs sont enlevés de l'image, ceux et celles qui restent sont les travailleurs qui n'ont pas d'autre choix que de faire face à des risques que le reste d'entre nous peut éviter.

Il se peut qu'avec les couvre-feux et les confinements, l'insécurité traditionnelle à laquelle sont confrontées les femmes la nuit ait été diminuée. Mais c'est aux intersections du genre, de la classe et de l'ethnicité – dans les distinctions que nous faisons entre ces personnes dont le travail est « essentiel » (mais néanmoins sous-évalué) et ces personnes pour qui ce ne l'est pas (qui peuvent néanmoins continuer à recevoir leurs salaires professionnels tout en travaillant de la maison) – que ces inégalités se sont révélées les plus frappantes.

Publié dans laviedesidees.fr, le 30 avril 2021.